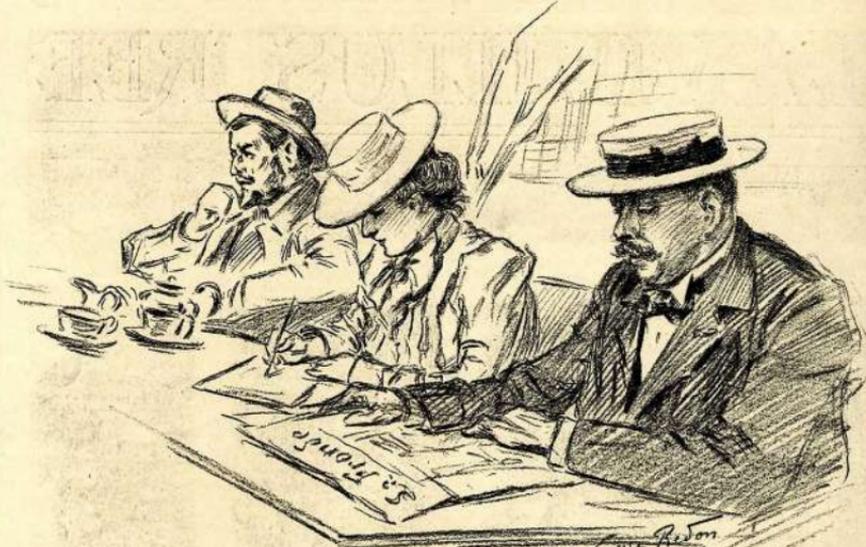


LA VIE ILLUSTRÉE



M^{me} X..., LA « VOIE ORDINAIRE », DANS LA COUR DU LYCÉE DE RENNES
(Photographie de la Vie Illustrée. — Voir page 378.)



AUTOUR DE L'AFFAIRE. — TROIS INSÉPARABLES : M. CLAIRIN, M^{me} BRÉMONTIER, M. HENNON.
(Croquis d'après nature de notre envoyé spécial, Georges Bédou.)

L'Affaire de Rennes. — Coins de Comédie

L'affaire de Rennes qui se déroule actuellement, mêlée d'incidents tragiques n'est point dépourvue de toute espèce de gaieté dans ses petits côtés, et certains de ses acteurs témoignent, dans leur personne comme dans leur allure, d'infiniment de pittoresque.

Voici, d'abord, la toute blonde M^{me} Brémontier, d'un blond peut-être pas absolument dépourvu de concours de l'art, mais d'un art si parfaitement heureux, si délicieusement mis au point, qu'il apparaît plus exquis, dans ses manifestations, que la nature même. Elle est gentille, la reporteresse de la *France*, souriante, remuante, pimpante et guillerote, et, sauf aux heures où elle « trime », dans la salle de la Presse, sur les nombreux télégrammes, qu'elle adresse chaque jour, rue Saint-Georges, à son journal, on la voit toujours caquetant et coquetant — en tout bien tout honneur — avec ses confrères, avec les artistes, avec les fonctionnaires, avec tout le monde, en somme, et ne répugnant point, car il importe d'être « dans l'train », aux mots un peu vifs et aux allusions épineuses.

Un bon garçon, n'est-ce pas Madame, vous êtes, durant les entr'actes de vos fonctions, un bon garçon, mais un bon garçon fort occupé de sa petite personne et changant de toilette trois ou quatre fois par jour, au moins : toilette d'audience, toilette de déjeuner, toilette de télégraphe, toilette de dîner, et, en cas de besoin, toilette de soirée ? Je suis sûr qu'il y a une toilette de soirée dans vos malles.

M^{me} Brémontier travaille, magistralement, dans les choses judiciaires, mais elle est si élégante qu'on peut être assuré qu'elle fonctionnerait avec non moins de maîtrise dans les choses de la mode.

La gentille reporteresse, fort choyée par ses collègues, est pourvue spécialement de deux gardes du corps qui ne la quittent guère : le peintre Georges Clairin et le très aimable commissaire de la sûreté générale, M. Hennon.

Voici encore une personne des plus célèbres depuis quelques jours, Madame... — mettons M^{me} X... — et dont l'arrivée à Rennes a provoqué un vif mouvement de curiosité, curiosité justifiée, d'ailleurs, attendu que, si l'on en croit des propos dignes de foi, la dite M^{me} X... ne serait autre que la fameuse *cocotte ordinaire* par laquelle le bordereau est arrivé au ministère de la guerre.

Elle est réjouie et bonne enfant, M^{me} X...

Un autre « type de l'Affaire », c'est la Dame Blanche, M^{me} Amélie Dartbout, brune, grande, de verbe haut et violente, terriblement, dans ses opinions. Certains incidents plutôt vifs furent vraisemblablement son œuvre, et on doit s'étonner que, grâce à elle, une moitié des habitants de l'Hôtel Moderne n'aient pas mis la main sur la figure de l'autre moitié.

La veille de la première audience, dans le couloir de l'immeuble, elle causait, le soir, avec M. Forzineti, qui n'est pas précisément un Adonis.

— Tenez, dit M. Forzineti, désignant un homme dont on ne voyait plus que la dos, voici Lebon.

— Le tortionnaire ?

— Lui-même.

— Ah ! fit la Dame Blanche, quelle horrible tête.

Vrai, malgré que l'Affaire soit essentiellement dramatique, on rencontre à Rennes, de jolis coins de comédie.

Henri DE WENZEL.



Autour de l'Affaire. — La « Dame Blanche ».

(Croquis de notre envoyé spécial, Georges Bédou.)



Le capitaine Dreyfus traversant
la cour du Petit Lycée.



Le transport des pièces de conviction du dossier
de M. Bertillon.



M. de Freycourt et son secrétaire
dans la cour du Lycée.



M^r Labrie et M. Paul Meyer.



M^{me} Marguerite Donnât et le colonel Coullier.



M. Mathieu Dreyfus écoutant
les explications de M^r Coullier.



C^t Anant, M^r Colliot, M^r Labrie.



M. Paléologue et M^r Demange.



MM. Darcos et Lemaitre-généralisant avec des témoins militaires.



M. Bertillon et M^r Aubin.



M. Pellonne et M. Gribelin.



MM. Piquart, Gast et Hevel.



La sortie du public, rue Toulou.



Le Général Rogot et le capitaine Le Rond.
(Phot. Gerschel.)



L'AFFAIRE DREYFUS A RENNES. (Croquis d'audience de notre envoyé spécial, GEORGES REDON.)

1. Géoaux Deloye et Mercier. — 2. Capitaine Lebrun-Renaud. — 3. M. Charavay, expert. — 4. Général Sébert. — 5. Commandant Hartmann.
— 6. Lieutenant-colonel Cordier.



M. Mathieu Dreyfus.



Généraux Merlier et Saint-Germains.



Lieutenant-colonel Picquart et M. Stock.



MM. Donnemour et Bertillon.



MM. Teyssandres, Varinard, Conari et Dehennep.



M. Fornicetti.



M. Coupola, greffier.



G^l Deloye, Colonel Jacquot, M^e Lacroix, Général Rogel.



G^l Labella de Dianon, Colonel Jacquot, G^l Deloye, G^l Chamelin.



Commandant Currière et Lieutenant-colonel Bertin.



Général de Boisdeffre et M. Dalgolow.

Le Musée criminel de M. Goron

Pou on jamais priver les dévants, coups du sort.
Ne proclamons heureux, nul homme avant sa mort.

Pourquoi ces reminiscences des sages conseils de Sophocle dans *Œdipe*, en quittant l'autre jour M. Goron ? Tout simplement, parce que nous nous

proposions de cou-
rancer par ces
mots : M. Goron est
un homme heu-
reux ; mais son-
geant tout à coup
au rôle considéra-
ble du hasard dans
l'existence si mou-
vementée de l'an-
cien chef de la Sur-
reté, nous nous en
voudrions d'indis-
poser le sort contre
lui. Néanmoins,
nous pouvons affir-
mer qu'il est né
sous une bonne
étoile.

Né voilà-t-il pas,
en effet, qu'après
un nombre respec-
table d'arrestations,
au cours de son pas-
sage au quai des
Orfèvres qui vit
éclore une si belle
série rouge, des cri-
minels de marque
qui avaient tenu à
lui apporter avec
leur tête des docu-
ments bien curieux
pour ses mémoires,
M. Goron, qui ne
doute de rien, veut
arçher... L'Actualité.

Il nous appartenait à nous qui, chaque jour, sacrifions sur les autels de cette déesse, aux masques si changeants, de voir quelques mentes avoir passées aux mains de cette prisonnière peu commune l'auteur de *L'Assomoir* à Paris qui publia récemment notre confrère le *Journal*.

Et bien ! il ne dut pas être embarrassé, car il en a tout un arsenal dans son élégant res-de-chaussée de la rue de Berri, et c'est cette collection, co-

mettant leurs économies, qu'ils dissimulent ensuite de la même manière que les nègres qu'on emploie aux mines de diamants, cachent les gemmes volées.

Ce revolver d'ordonnance appartenait à Anastasy, l'assassin de la baronne Dillard et voici le couteau de cuisine, encore taché de sang de la victime du boulevard du Temple. Dans ce même rayon, péle-mêle, fraternalisent les couteaux à virole, les lames les plus étranges d'assassin vulgaires, nous n'avons point voulu dresser cette liste de polgarards qui n'a rien de particulièrement intéressant. Sur les étiquettes, se lisent des noms et des dates, et c'est tout. Le tranchet de l'anarchiste Lautéur, l'assassin de M. Georgewitch, ministre de Serbie à Paris, voisine avec l'os de mouton de l'assassin d'une vieille femme, rue Cortès. Cet os de mouton, très visible sur notre gravure à droite du troisième rayon, après d'un coup de poing américain, n'est autre qu'un tibia et l'on s'imaginait difficilement que ce soit là un instrument de meurtre. Cependant Kuntz n'en avait pas d'autre, l'expression douce comme un mouton est au moins amusante en l'espèce puisqu'avec un tibia de cet animal on peut donner la mort. Plus récemment, Lucchini ne s'était-il pas contenté pour assassiner l'impératrice Elisabeth d'Autriche, d'une méchante lime.

A ces pinceaux-moisissures démontables qu'emportait dans la poche de son habit, Jennolle de Valneuse, le chef de la bande des habits noirs, escrocs montains qui ne cambriolaient qu'en soirée... loin du lal.

Cette petite bouteille a son histoire. Le lendemain de la découverte d'un crime un peu retentissant, on trouve dans la Seine ou dans la Marne, un bacin de ce fort, renfermant un avis à la police, conçu en ces termes : « L'assassin que vous cherchez s'est fait justice lui-même. »

Enfin, sur le rayon supérieur de ce meuble voici un maillet tordu chez un anarchiste dangereux, un petit soldat de soirée d'une victime de l'Incendie de l'Opéra-Comique, et la réduction de la fameuse malle à Gonffé. Un industriel ingénieux, qui avait reconstruit pour les pièces à conviction du procès Eyraud la malle de Millery, conçut l'idée ingénieuse peinte, mais qui ne l'a pas enrichi, de fabriquer de petites malles de ce calibre, pour un confiseur en renom. Quel que fut le bruit provoqué dans le public



M. Goron dans son cabinet de travail.



Le tronc aux pourboires du restaurant Véry, après l'explosion du boulevard Magenta.

pour un confiseur en renom. Quel que fut le bruit provoqué dans le public

par ce crime, la malle, coffret à bonbons, n'a pas triomphé et voici l'original de cette invention fantaisiste.

— Honni soit qui mal y pense, ajoutai-je.

— Pour finir, avant de refermer cette armoire, voici un portrait de Cartouche, le voleur en renom, et un décimètre à ruban qui se vend au poids de l'or.

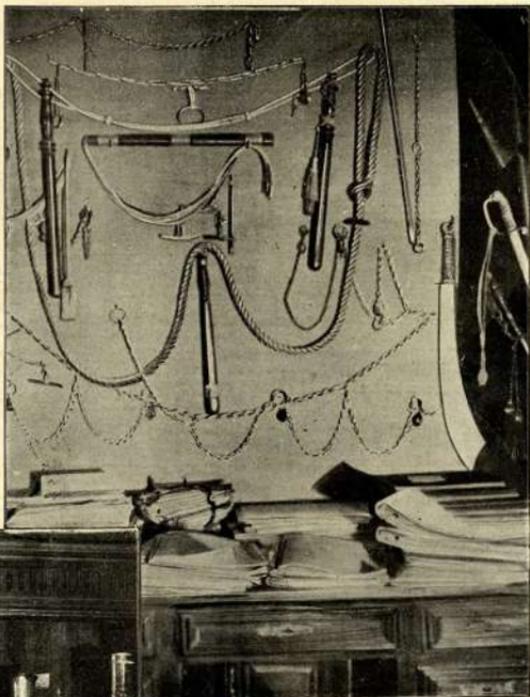
Et M. Goron, de rappeler l'aventure presque hebdomadaire de ces bons naïfs qu'exploite une association bien organisée, dont les coups partent toujours de Valence ou de Barcelone. L'officier carliste emprisonné, qui, par une main amie, vous fait tenir le plan de la forêt où il faut enterrer son trésor avant d'être arrêté et l'offre du cinquième de la somme cachée, si vous voulez bien former quelques envois de douceurs au prisonnier, sous forme de banknotes, vous charger d'aller à la découverte du trésor. On finit, au bout de cinq à six mois de touchante sollicitude pour le pauvre captif, par recevoir ce décimètre à ruban et le plan de la cachette.

Sur l'un des panneaux de son cabinet de travail, M. Goron nous indique la corde du bourreau de Londres, d'un chanvre d'une souplesse incroyable, au bout duquel se balancèrent plusieurs sujets de la Gracieuse Majesté.

Au-dessus de cette corde, entre deux bâtons de constables, voici le *cat of nine tails*, chat à neuf queues, employé autrefois dans la marine avec la garette, aujourd'hui en usage dans les prisons anglaises où subsiste toujours d'ailleurs, l'effroyable supplice du *hard-labour*.

Derrière le fauteuil de style hispano arabe de M. Goron, un assortiment de menottes, de poutettes, de pattes d'épaulé, de coiffures et de sabres des différentes polices du monde. A signaler la garde étroite de ce sabre, d'enfant presque, d'un officier de paix du Japon.

Le petit poignard, à gauche dans cette panoplie, était destiné à tuer M. Carnot, mais le procureur de Caserio fut déçu avant qu'il put mettre son projet à exécution. Cette



La corde du bourreau de Londres et le « cat of nine tails », chez M. Goron.



L'armoire du crime, dans le « Musée Goron ».

grosse chaîne, aux anneaux énormes, digne des temps de l'inquisition, servit à ramener un financier extradé ; les policemen anglais ayant perdu les clés, cet homme vint de Calais à Paris, en plein XIX^e siècle, chargé de cette chaîne, fixée aux poignets et à la ceinture.

Un dernier regard au tronc bossué du restaurant Véry, où Ravachol, cet illuminé dangereux qui crut mourir martyr de ses idées, avait peut-être déposé deux sous pour Lhérot, dont la dénonciation devait l'envoyer à l'échafaud.

Et, pour ne pas me laisser sur une impression plutôt désagréable, après un examen aussi minutieux de ces reliques du crime, M. Goron me montre la fiche anthropométrique de... devinez qui ? Ici notre oncle vénéré Francisque Sarcey, *herbivore* lui aussi, mais comme célébrité et non pas comme anarchiste militant.

Alors, malgré nous, tandis que l'ancien chef de la Sûreté, très aimable, nous reconduit, le souvenir de quelques époques nous revient en mémoire, le souvenir d'une polémique qui eut, en son temps, un grand retentissement : l'affaire Sarcey-Guilbert ; car nous pensions tout à coup à une autre photographie aperçue dans le salon de l'ancien chef de la Sûreté, et au bas de laquelle nous avions remarqué cette dédicace : « Goron, arrêtez-moi... arrêtez-moi de vieillir !... Yvette Guilbert ! » Que ces temps sont loin, déjà.

C'est égal, ils ont des collections assez intéressantes, des documents très curieux, les anciens détectives.

Sans compter les souvenirs piquants dont leur tête est farcie, et qui, réunis en « mémoires » constituent le plus émouvant des romans à la Gaboriau.

ÉMILE D'ARNAVILLE.



1. M. Fallières, président du Sénat, président de la Haute-Cour. — 2. M. Demôle, vice-président du Sénat, président suppléant de la Haute-Cour. — 3. M. Cazot, Morillot, sénateurs, membres de la Commission d'instruction de la Haute-Cour. — 11. 12; 13, 14, 15. MM. Batier, Tillye, de Verninac, Monserrin, Maxime Lecomte, etc.

(Photographies Press, rue Royale; Press, boulevard Sébastopol.)

LA HAUTE CO



DE JUSTICE

président du Sénat, président de la Commission d'instruction de la Haute-Cour. — 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10. MM. Chevret, Franck-Chauveau, Develle, Corleot, Duolier, membres de la Commission d'instruction de la Haute-Cour. — 16. M. Albert Sorel, de l'Académie Française, secrétaire général du Sénat, greffier en chef de la Haute-Cour.

(Lafay-Ducler); Gerschel; Baillagor. — Voir page 295.

L'Affaire Dreyfus avenue Bosquet

Le lieutenant-colonel du Paty de Clam est un des principaux témoins de l'affaire. Très affaibli par un séjour de plusieurs mois au Cherche-Midi, il n'a pu se rendre à Rennes, et le Conseil de guerre a chargé le capitaine Tavernier, rapporteur près le 2^e conseil de guerre à Paris, d'interroger sur place le malade.

La Vie Illustrée ne pouvant vraiment espérer pénétrer dans l'appartement — pas même à la façon d'Assoluto — prit aussitôt le parti d'envoyer son photographe et un de ses reporters attendre, devant la maison de l'avenue Bosquet, l'arrivée du capitaine Tavernier.

Dès deux heures, les deux compères se trouvaient à leur poste; presque aussitôt la pluie, si cruelle aux photographes, se mit à tomber sans aucune retenue. Forcé nous fut de nous réfugier sous une porte cochère, où nous passâmes une bonne demi-heure à regarder pas-

ser les hommes, les parapluies, les chevaux et les voitures luisantes. Les deux fils du colonel sont précisément à leur balcon, et, à l'aide d'une jumelle, ils nous examinent avec une ironique curiosité. Un instant, M^{me} la marquise du Paty de Clam parait à son tour, et nous trouve, elle aussi, fort divertissants.

A cinq heures vingt-cinq minutes, le capitaine Tavernier sort, comme une trombe, suivi de son petit greffier porteur du dossier.

Tandis que Cagliardi, un de nos confrères, s'empare du capitaine, notre photographe, Louis Piston, avec une grande sérénité, presse par deux fois son déclat.

C'est fait. Nous avons ce qu'il nous faut. Et, cependant que le capitaine et son greffier se hâtent vers l'école Militaire, nous repartons joyeux vers le pont de l'Alma, après avoir salué le concierge, la concierge, et les fils du colonel à leur balcon, tous riant beaucoup de l'aventure.

PAUL DARZAC.



Le capitaine Tavernier interviewé sur le seuil de M. du Paty de Clam.

Le Scandale de Londres

Londres, 4 septembre.

Londres, sinon au point de vue matériel, du moins moralement, est depuis quelques semaines en révolution. La cause de ce mouvement, qui, pour les Londoniens, dépasse en intérêt l'affaire Dreyfus elle-même, — et Dieu sait pourtant si l'on s'en occupe ici — est le *Lobengula's marriage*, que la presse anglaise désigne sous le nom de *Black scandal*, — le scandale noir.

Il s'agit d'une jolie personne, appartenant à la meilleure société, miss Florence Kate Jewell, et qui vient de convoler en justes noces avec un abominable nègre, amené à Londres par un impresario. Ce noir s'appelle, il est vrai, du titre de prince : le prince Lobengula.

Jusqu'ici cette mésalliance n'aurait pour inconvénient que d'avaler une jolie fille au rang de squaw... mais où le scandale commence, c'est lorsque l'on apprend que Lobengula appartient à la race des Kaffirs, ces bushmen du Sud de l'Afrique, particulièrement méprisés par les Anglais et les Boers.

Les organes anglais poussent des cris de non et menacent de tout casser, même Kruger, si le couple reparait dans Londres ou dans tout autre ville anglaise.

Je suis allé chez miss Jewell, mais elle ne veut plus voir de reporters. Néanmoins, je n'ai pas entendu me contenter du portrait banal publié par



Miss Kate Jewell et le « prince » Lobengula.
(Phot. Watson, Londres.)

les quotidiens anglais, et j'ai obtenu de Watson, photographe de Newgate Street, dont l'amabilité est à tout épreuve qu'il vous envoie le portrait des deux époux...

Dans tous les grill-rooms de Londres, les yeux britanniques pleurent cette débaîche de l'orgueil anglais. Ma chambre maud, en m'apportant mes bottines, me disait ce matin avec un gros soupir :

Miss Jewell épouse *this negro*; c'en est fait du respect de la femme en Afrique.

Si l'épousée veut rester à Londres, elle n'aura qu'une ressource : se faire teindre et devenir *noygrasse*. Comment croire en effet, qu'elle puisse encore, après un coup aussi noir porté à l'amour-propre national, se présenter dans un salon et surtout y être reçue. En admettant, par impossible, qu'une dame de la société consente à braver l'opinion et à recevoir miss Florence Kate Jewell (*shocking!*) à ses *five o'clock*, il lui sera impossible d'entrer au salon en compagnie de son époux. Les valets de pied ou le maître d'hôtel arrêteraient inévitablement celui-ci dans l'antichambre et le retiendraient pour servir les rafraîchissements.

Mais si cet amour est aussi éperdu que celui qui pousse une princesse authentique dans les bras d'un tzigane, à quoi serviront toutes les admonestations, tous les blâmes de la terre ! C'est égal :

Poor, poor English!

JEAN CARMIANT.